

La Légèreté, première personne du singulier

Entretien avec Catherine Meurisse

Catherine Meurisse :

Pour "La Légèreté" c'était différent... J'étais tellement en vrac qu'il fallait que je me dessine en train de dessiner pour sentir que j'étais vivante. Là j'ai cédé à cette petite méfiance que j'ai pour la représentation de soi. J'ai cédé parce que je ne pouvais pas faire autrement. C'est vraiment mon dessin, moi représentée à ma table de dessin. Sans aucune idée. C'était vraiment le moyen de remettre en marche mon cerveau.

Quand j'ai dessiné ça, je ne pensais pas en faire un livre. Je ne pensais pas le montrer à d'autres gens. C'était que pour moi. La quasi-totalité de "La Légèreté" est dans un carnet. Je notais les choses qui venaient pour essayer... de retrouver le sujet, le verbe, le complément de mes phrases. Je perdais tout, la mémoire, la phrase, les mots. Je commençais des phrases que je n'arrivais pas à finir parce que je ne me souvenais pas du mot qu'il y avait juste avant. Je répétais en boucle des choses. Mon langage avait été complètement bousculé. Parce que mon cerveau ne fonctionnait plus de la même manière.

Je me suis représentée, j'ai représenté les copains. C'était un moyen de me voir vivante et en train de faire, de faire les choses. Je suis en action, je me dessine en action, pas... prostrée... sur les 130 pages du livre. Il me semble que j'étais ça en 2015, tétanisée. "La Légèreté" a été un sacré outil pour me remettre en selle.

Je n'ai quasiment rien enlevé de ce que j'ai écrit pour "La Légèreté". À part une esquisse de rêve, que je n'ai pas réussi à dessiner. Tout le reste est dedans, sans repentir, ni rien. Je n'ai jamais fait un livre comme ça. J'aurais aimé ne pas le faire et j'espère que ça ne se reproduira pas. Un livre à l'instinct, complètement au radar. Parce qu'il y a eu un choc trop gros juste avant, beaucoup trop gros.

Quand j'en parle, j'ai l'impression... qu'à l'époque c'était une autre Catherine, c'était quelqu'un d'autre. J'ai toujours du mal. Je sais que mes amis sont morts, évidemment. Mais j'ai encore du mal à avoir conscience de ce qui s'est passé. C'était trop gros. Il faut vivre avec ça.

Quand Luz a sorti "Catharsis" après les attentats, au mois de mai, il disait : "Je". "J'ai écrit", "j'ai fait ci", "j'ai fait ça", "je". Et au départ ça m'a choquée. Je me disais : "Luz, tu nous abandonnes". On dit "nous", normalement. On est ensemble. Le collectif vient de péter, Charlie vient de péter.

On est tous en morceaux. On avait recomposé Charlie dans les locaux de Libé. On disait "nous" tout le temps. C'était une façon de plus en perdre aucun. On avait déjà perdu quasiment tout le journal. Et Luz a dit : "Je". Ça m'a saisie. Je me suis sentie, une fraction de seconde, trahie...

Et puis après j'ai compris. C'est lui qui a raison, évidemment, il faut dire : "Je", il faut se retrouver soi avant de retrouver les autres. On ne peut pas... Et c'est grâce à Luz, qui est d'une intelligence... un phare. C'était un frère après les attentats, je l'ai vécu comme ça. Après l'attentat. J'ai osé dire "Je". Et ça m'a sauvée, ça m'a aidée. Il fallait absolument que je parle de moi.

L'immense surprise, d'une part j'ai senti que les choses se débloquaient dans ma tête. Que finalement je n'étais peut-être pas perdue, que des choses bougeaient, que le dessin allait peut-être revenir.

L'autre surprise, c'est quand le livre est sorti, et que les lecteurs m'ont dit que cette histoire leur parlait, qu'ils se retrouvaient dedans. Quand j'ai sorti "La Légèreté", Giselle de Hann, mon éditrice chez Dargaud, peut témoigner, je lui disais : "Giselle, cette histoire va parler aux 10 personnes de Charlie. "Et à toi, Giselle, qui as bossé avec Wolinski, Cabu, etc. "Qu'est-ce qu'on fait de ce truc ?" Giselle de Hann m'a dit : "On le publie". "Tu vas voir, il faut le publier. Tu verras".